

--> See the **erratum** for this article

La lecture chez les jeunes a-t-elle un avenir ?

Andrée Poulin

Volume 36, Number 3, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, A. (2014). La lecture chez les jeunes a-t-elle un avenir ? *Lurelu*, 36(3), 5-11.

La lecture chez les jeunes a-t-elle un avenir?

Andrée Poulin



5

Un Québécois sur deux aurait certaines difficultés en lecture et 16 % des Québécois seraient analphabètes. Le taux de décrochage scolaire du Québec est l'un des plus élevés au pays : 40 % des élèves québécois ne réussissent pas à obtenir leur diplôme de 5^e secondaire en cinq ans. De ce lot, une bonne part retourneront aux études pour obtenir leur DES en tant qu'adultes, ce qui ramène à 12 % le taux «final», c'est-à-dire ceux qui ne compléteront *jamais* leur secondaire.

Dans la société en général, le temps consacré aux écrans est à la hausse, tandis que celui consacré à la lecture est à la baisse. Les ventes de livres connaissent une chute importante. Les librairies indépendantes ferment...

Devant cette débâcle, une question s'impose : la lecture est-elle en crise chez les jeunes, ces «natifs du numérique»? *Lurelu* a posé cette «question qui tue» à des chercheurs, des bibliothécaires, des enseignants et des conseillères pédagogiques.

La situation est catastrophique. Tel est le constat de Thierry Karsenti, professeur à la Faculté d'éducation de l'UQAM : «La lecture est en grand déclin. Les jeunes ne lisent pas et, quand on les oblige à lire, ils cherchent des façons de ne pas le faire.»

«Dans le cadre de mes recherches, j'ai rencontré plus de trois-cents enseignants de français. Tous nous disent que les jeunes lisent très peu et que c'est difficile de les amener à lire. La lecture demande un effort, et les jeunes n'ont pas l'habitude de l'effort. Pourtant, cet effort est important et les bénéfices sont immenses. Quand on oblige les jeunes à lire, ils font des commentaires comme : «L'auteur est mort depuis longtemps, pourquoi la prof veut-elle nous faire lire ça?» Les jeunes eux-mêmes nous le confirment largement : ils n'aiment pas lire ou n'aiment lire que ce qui est déjà au cinéma. On a demandé à des jeunes s'ils avaient déjà échangé un roman avec un ami. 99 % nous ont répondu que non.»

Pour Thierry Karsenti, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies de l'information et de la communication (TIC) en éducation, ce désintérêt des jeunes pour la lecture a des conséquences graves sur la qualité du français et sur la qualité de l'écriture.

«Le décrochage scolaire est considérable au Québec et l'obligation de réussite en français en est en grande partie la cause. On ne lit pas assez, et quand on ne lit pas assez, on n'enrichit pas son vocabulaire et on maîtrise mal sa langue. Les jeunes font plus de fautes

que jamais. J'étais autrefois prof en didactique du français et j'enseigne aujourd'hui à des enseignants de français. Plus de 50 % de nos futurs profs échouent à l'examen de français quand ils arrivent à l'université. Les étudiants me remettent des copies et c'est la catastrophe.»

Le concept de la lecture change

Au cours de sa carrière de professeure en didactique du français à l'UQAM, Monique Lebrun a fait maintes études sur les pratiques de lecture des adolescents québécois. Maintenant retraitée, elle n'en continue pas moins à faire de la recherche dans le milieu scolaire.

«La lecture au Québec est peut-être en crise, mais pas plus qu'ailleurs. Je vous dis ça intuitivement, mais pour ce qui est de la lecture de type traditionnel, les très bons lecteurs, les 10 %, ceux-là restent toujours. Les autres, ceux que l'école veut gagner à la lecture comme voie d'accès aux richesses culturelles, ceux-là sont le plus divertis par les écrans. Oui, la lecture traditionnelle de livres est en crise, mais si on parle de lecture dans le sens de décodage de mots et d'images, les jeunes n'ont jamais tant lu. Le concept même de la lecture est en train d'évoluer», affirme-t-elle.

«Tous ces jeunes qui fréquentent ces écrans, ajoutent-elle, ils apprennent des choses, sauf qu'on n'a pas les moyens actuels de repérer tout ce qu'ils apprennent. On ne peut pas juger de ces apprentissages informels, ce qui inquiète l'école, les autorités et les parents. Le discours ambiant est très alarmiste, mais parce que l'école n'a pas encore changé.»

Monique Lebrun fait partie du groupe de recherche sur la littératie médiatique multimodale, basé à l'UQAM, un groupe qui s'intéresse aux nouveaux supports numériques et à leur usage dans le contexte scolaire. Selon ce groupe de chercheurs, «la multiplication des canaux de diffusion des textes depuis deux décennies oblige à repenser l'idée même de la lecture.» D'après ces chercheurs, «la littératie classique doit désormais cohabiter et évoluer avec la littératie médiatique multimodale, afin d'élargir les notions mêmes de texte et de lecture.»

Dans le cadre d'une recherche menée auprès des écoles secondaires de la région de Montréal, les chercheurs ont posé la question suivante à trois-cents jeunes : «Est-ce que vous considérez que la lecture de livres est le meilleur moyen d'augmenter votre culture ou est-ce que la musique, le cinéma, la vidéo sont tout aussi importants?» La moitié des jeunes ont répondu qu'ils se cultivaient tout autant avec d'autres activités culturelles, notamment les jeux vidéos (pour les garçons) et les films d'amour (pour les filles).



Thierry Karsenti,
Faculté d'éducation
de l'UQAM.



Élaine Turgeon, Département de didactique des langues, UQAM.

(photo : Daniel Sernine)

Les ados lisent surtout des traductions

«Pour les jeunes, la porte d'accès à la culture ne passe plus uniquement par le livre. Ils viennent aux livres par le film ou le jeu vidéo. La lecture est un concept qui doit être élargi. On parle maintenant de la "lecture-spectature". Les jeunes ne se contentent plus de lire, mais veulent vivre une expérience, différente de la lecture avant l'ère du numérique», dit Monique Lebrun.

Cette dernière signale d'ailleurs le vif intérêt des jeunes pour les séries multimédiatiques, où, paradoxalement, c'est le cinéma qui incite les jeunes à lire. Elle donne à titre d'exemple deux séries de films qui ont remporté un mégasuccès : *Twilight* et *Hunger Games*. «Les jeunes d'ici ont d'abord vu le film. Ils sont allés lire le livre ensuite.»

Un phénomène qui n'est pas sans avoir des conséquences importantes sur la culture québécoise. «C'est une expansion de la culture de masse, particulièrement nord-américaine, qui devient de plus en plus prédominante et qui marque totalement les habitudes culturelles des jeunes. À cause des succès de certaines séries de livres américains, ensuite adaptés en films qui deviennent des "blockbusters", des jeunes Québécois, Belges, Suisses et Français lisent maintenant beaucoup de fictions traduites. Et ce n'est pas seulement les livres de fantastique, c'est la même chose pour les romans d'amour», souligne Monique Lebrun.

«Les jeunes ne parlent à peu près pas du livre jeunesse québécois, ajoute-t-elle. C'est une minorité qui lit québécois. Surtout les jeunes filles. Dans le livre québécois, l'auteur le plus souvent mentionné, c'est Anne Robillard, des *Chevaliers d'Émeraude*.»

«On vit une révolution»



Brigitte Moreau,
C. S. Pointe-de-l'Île.

Bibliothécaire à la Commission scolaire de la Pointe-de-l'Île, Brigitte Moreau a consacré sa carrière à promouvoir la littérature jeunesse et à donner le goût de lire aux jeunes. Cette passionnée des livres n'apprécie pas, cependant, l'approche alarmiste de certains médias qui annoncent déjà la fin du livre.

«Les médias ont tendance à chercher la nouvelle à sensation. Ce n'est pas vrai que le livre va mourir. La question est complexe et on ne peut rester à la surface des choses. Oui, il y a lieu de s'inquiéter de ce qui se passe en lecture, pas juste pour les jeunes, mais pour les adultes aussi. Il n'y a pas beaucoup de modèles

de lecture dans les familles. Pourtant, une société en santé se préoccupe de faire en sorte que les gens ne soient pas analphabètes», fait-elle valoir.

«Mais si on se reporte cinquante ans en arrière, dit-elle, est-ce qu'il y avait tant de jeunes qui lisaient? La proportion de grands lecteurs dans notre société n'a jamais été très forte. C'est juste une impression, mais je ne crois pas que cette proportion ait nécessairement diminué. Ce qui va diminuer, ce sont les lecteurs occasionnels. Ceux-là iront lire autre chose que des livres.»

«Quand on est à l'écran, on lit. On lit différemment, pas de la même façon que si on lisait un livre, mais c'est encore de la lecture, poursuit Brigitte Moreau. Beaucoup d'adultes disent "les jeunes n'ont plus de culture", mais c'est faux. Ils ont une autre culture. Est-ce que nous, les adultes, on est ouverts à leur culture?»

Dans les écoles primaires, le livre a encore la cote

Si personne ne semble contester le fait que bien des adolescents tournent le dos au livre, plusieurs intervenants qui travaillent avec la clientèle des écoles primaires affirment ne pas voir de diminution dans le plaisir de lire chez les enfants plus jeunes.

Lors de ses visites dans les écoles primaires, Brigitte Moreau voit le plaisir de lire chez de nombreux enfants, leurs yeux pétillants et leur curiosité lorsqu'ils vont à la bibliothèque.

Élaine Turgeon, auteure jeunesse, autrefois conseillère pédagogique et maintenant professeure substitut au Département de didactique des langues de l'UQAM, reconnaît que la lecture chez les jeunes évolue, mais elle ne sent pas pour autant une baisse d'intérêt. «J'ai l'impression que les jeunes n'ont jamais autant lu et qu'ils n'ont jamais autant connu les auteurs et les livres québécois», dit-elle.

Même son de cloche chez Manon Gignac, qui enseigne depuis vingt-deux ans dans des écoles primaires en Outaouais. «Je dirais que les élèves lisent plus qu'ils lisaient quand j'ai commencé à enseigner. Il y a de plus en plus de collections adaptées pour les jeunes et pour les garçons aussi. Petite, je lisais des livres de la Comtesse de Ségur, des romans avec un vocabulaire très recherché et rien d'adapté pour moi. Maintenant, nous avons les miniromans qui encouragent tous les niveaux de lecteurs», fait-elle valoir.

«La première semaine d'école, mentionne-t-elle, je demande aux élèves (de 3^e année) : qui aime la lecture? Beaucoup me disent : très peu. Durant l'année, leur attitude change. En début d'année, j'indique aux parents que je m'attends à leur collaboration pour la lecture à la maison.



Ce sont des lectures libres, je n'impose pas de livres. Les élèves doivent présenter les livres qu'ils ont lus à leurs pairs. Petit à petit, les enfants me disent qu'ils ont hâte de présenter leur livre.»

De nombreuses études l'ont déjà montré, le milieu familial a un impact important sur les habitudes de lecture des jeunes. C'est ce que constate aussi Susane Duchesne, libraire à la librairie Monet, spécialisée en littérature jeunesse. «La librairie est située dans un milieu privilégié. Je vois donc des enfants qui lisent abondamment. Il y a beaucoup plus de jeunes familles qu'auparavant. Les papas sont bien présents.»

Le livre en compétition avec les écrans

Évidemment, les grands concurrents du livre et par extension de la lecture, ce sont les écrans. Qui dit écran dit télévision, jeu vidéo, tablette numérique, téléphone intelligent, etc. De l'avis de Maryse Gélinas, conseillère pédagogique de français à la Commission scolaire Chemin-du-Roy, en Mauricie, les écrans hypothèquent sérieusement la lecture de loisir. «Avec les jeunes, on a un concurrent de taille : Internet et les jeux électroniques. L'iPod, l'iPad, c'est stimulant pour l'œil et ça attire beaucoup les jeunes. Quand un enfant lit un livre, il n'y a rien qui bouge, on n'appuie sur aucun bouton. C'est donc un défi de taille de faire aimer la lecture aux jeunes. Il faut faire plus d'efforts qu'avant pour leur donner le goût de lire», indique-t-elle.

«La nouvelle génération n'a jamais eu le goût de la lecture. Dans une société où les deux parents travaillent, c'est difficile pour un livre qui n'offre pas de stimulus de rivaliser avec PlayBook ou la télévision, surtout s'il n'y a pas d'accompagnement des parents qui rendent la lecture obligatoire», renchérit Thierry Karsenti.

Patricia Lemieux, bibliothécaire à Candiac et mère de deux enfants de neuf et dix ans, admet qu'elle doit imposer un cadre de lecture à la maison. «On a des règles : il y a quinze minutes de lecture obligatoire par jour. Je me bats contre l'ordinateur, la télé. Quand on n'est pas à côté des enfants, ils iront vers l'iPad. Maintenant, avec la télé, les écrans et les nouveaux jouets électroniques, la lecture de loisir diminue», dit-elle.

Cette diminution du temps consacré à la lecture de loisir est encore plus marquée chez les ados, qui ont accès aux téléphones intelligents et qui sont moins encadrés par leurs parents en ce qui a trait aux nouvelles technologies.

«Quand les enfants sont petits, les parents leur lisent des histoires, les amènent à la bibliothèque. Quand le

jeune a quatorze ans, les parents ne font plus ça. À l'école secondaire, il y a moins d'intervenants auprès des jeunes pour la lecture. Il y a aussi beaucoup d'activités organisées pour les ados (comme le hockey, par exemple), ce qui fait qu'ils consacrent moins de temps à la lecture», dit Maryse Gélinas.

Si les ados passent beaucoup de temps sur Internet, ce n'est pas pour y lire le plus récent roman de Charlotte Gingras ou de Camille Bouchard. «Les jeunes ne lisent pas de la fiction sur les outils numériques. C'est corroboré par une enquête française. Quand ils vont sur Internet, de façon informelle (donc quand ce n'est pas demandé par l'école), ils lisent surtout des lectures de textes informatifs. Ils ne sont pas portés à lire des textes de fiction», souligne Monique Lebrun.

La notion du «plaisir de lire» bien implantée dans les écoles

D'après une récente étude canadienne, effectuée par l'organisme People for Education, il y aurait déclin du plaisir de lire à mesure que les enfants avancent dans leur scolarité. L'étude indique qu'en 1998-1999, 75 % des enfants de 3^e année ont indiqué qu'ils «aimaient lire». Ce pourcentage a baissé à 50 % en 2010-2011. Chez les élèves de 6^e année, pour la même période, les chiffres sont encore plus négatifs. En 1998-1999, 65 % ont indiqué qu'ils aimaient lire, tandis que douze ans plus tard, ce pourcentage s'élevait seulement à 50 %.

Selon les organisateurs de la Campagne pour la lecture, c'est l'école qui doit non seulement enseigner la lecture, mais «créer un milieu qui fait découvrir le plaisir de la lecture». Chez les personnes interrogées par *Lurelu*, tous sont unanimes pour dire que l'importance du plaisir de lire est désormais reconnue dans les écoles du Québec.

«Beaucoup de travail a été fait dans les écoles sur le développement du goût de la lecture. Les enseignants font de plus en plus la promotion de la littérature jeunesse en classe. Ils font venir des auteurs. En 2001, quand le nouveau programme de formation est sorti, et qu'est apparue la compétence «apprécier des œuvres littéraires», il y a eu beaucoup de demandes de formation, les enseignants s'y sont intéressés», précise Elaine Turgeon.

«Maintenant, quand je parle aux enseignants, je parle moins du développement du goût de lire, car j'ai l'impression que c'est un acquis. Les élèves ne lisent pas nécessairement plus dans leurs loisirs, à l'extérieur de l'école, mais ils lisent plus à l'école, de la littérature, pas juste des manuels scolaires. Il y a davantage de bibliothèques de classe. La



Maryse Gélinas, conseillère pédagogique à la C. S. Chemin-du-Roy.



Salon de lecture de l'école Aux Deux-Étangs, à Trois-Rivières.

situation est loin d'être rose, mais elle ne se détériore pas», rajoute l'auteure de *Ma vie ne sait pas nager*.

«Avec le *Plan d'action sur la lecture à l'école* du MELS, affirme Éline Turgeon, on a investi dans les livres, ce qu'on n'avait pas fait depuis des années. Le MELS a préparé une trousse pour que les écoles analysent leurs besoins en livres et fassent des achats judicieux. Il y a eu de l'aide et des sous. Il y avait beaucoup de rattrapage à faire, mais c'est mieux qu'avant.»

Responsable du secteur jeunesse de la librairie Monet à Montréal, Susane Duchesne voit l'intérêt des enseignants pour la littérature jeunesse. Par leurs demandes, elle constate aussi comment ils ont modifié leur approche pédagogique. «Il y a un regain d'intérêt, de la part des enseignants, de présenter la lecture de façon différente. Je remarque beaucoup d'orthophonistes, de conseillères pédagogiques, qui empruntent des albums pour réaliser des projets.»

«Dans toutes les écoles où j'ai travaillé, j'ai vu une amélioration de la situation par rapport au plaisir de lire. Avant, on s'en souciait moins. Maintenant, je vois de moins en moins les fameux quiz de lecture. Car si on demande toujours aux enfants de lire un livre et de répondre ensuite à des questions, ça nuit au plaisir. Maintenant, les enseignants mettent la littérature jeunesse au cœur des apprentissages, travaillent en cercle de lecture, animent des discussions», dit Maryse Gélinas.

Il y a quelques années, la Commission scolaire du Chemin-du-Roy a incité toutes ses écoles à se doter d'un plan de réussite pour la lecture, une initiative qui a d'ailleurs obtenu une «Mention spéciale» du MELS, en 2009. «Les écoles se sont dotées d'un plan d'action pour donner le goût de lire aux jeunes et pour faire en sorte que la lecture devienne une pratique culturelle. Certaines écoles ont revampé leurs bibliothèques pour les rendre plus conviviales. Les bibliothèques ont donc été transformées en salons de lecture, munis de coussins, des endroits colorés avec des mots sur les murs. Cette pratique est très appréciée par leurs élèves», souligne Maryse Gélinas.

La lecture, c'est plus que du décodage

Paradoxalement, le fait de mettre l'accent sur le plaisir de lire pour amener les jeunes à la lecture a peut-être nué aux efforts nécessaires à l'apprentissage réel de la lecture.

«Il faut distinguer le plaisir de lire et l'enseignement de la lecture. Le plaisir de lire est une notion très galvaudée, utilisée à toutes les sauces. Il y a un aspect de travail dans la lecture. Quand l'enfant lit, il doit faire des retours en

arrière, revenir quand il ne comprend pas. Je ne travaille pas directement avec les jeunes, mais avec les enseignants. Pour ce qui est de l'enseignement de la lecture, je remarque que, souvent, on tient pour acquis que les mécanismes de la lecture s'arrêtent au décodage. Mais lire, c'est plus que ça. Il faut aller vers les autres dimensions culturelles de la lecture», dit Brigitte Moreau, bibliothécaire.

«Il ne faut pas travailler uniquement sur l'animation de la lecture, il faut aussi s'assurer que les jeunes comprennent ce qu'ils lisent, explique Éline Turgeon. La principale source d'enrichissement du vocabulaire, c'est la lecture autonome. À partir de la 3^e année, les textes sont plus complexes. Si les enfants lisent moins ou pas du tout, quand ils vont se retrouver en lecture autonome, ils ne comprendront pas ce qu'ils lisent. Donc les plus vieux, on les perd. On développe des lecteurs fonctionnels. Ils ne comprennent que des textes très simples. Dès qu'il y a un peu d'inférence à faire, ils ne saisissent pas.»

«Dans les classes de 1^{re} année, ajoute-t-elle, les profs font de la lecture à voix haute aux élèves. Plus on avance en âge, moins cela se fait. En 6^e année, les profs ont plus d'aspects à couvrir et font moins la promotion des livres. Le temps consacré à la lecture pour le plaisir, en classe, diminue.»

Cet aspect de la compréhension en lecture est d'autant plus important qu'Internet et la lecture sur écran modifient non seulement les habitudes de lecture, mais aussi la capacité de compréhension. La lecture en ligne diffère en effet grandement de la lecture d'un livre, qui exige lenteur et concentration, ce que certains chercheurs qualifient de «lecture profonde». Avec le numérique, l'attention et la concentration sont beaucoup moins soutenues. Des chercheurs commencent d'ailleurs à se pencher sur cette question et tentent de voir comment la lecture en ligne modifie l'expérience en lecture.

«Je suis persuadée que la lecture à l'écran a un impact sur notre capacité de lire de longs textes. À l'écran, on butine beaucoup. C'est le cas de beaucoup de jeunes du secondaire», dit Éline Turgeon.

«Maintenant, les jeunes sont habitués à avoir des condensés de lecture et se fatiguent beaucoup plus vite pour trouver de l'information. On le voit souvent à leur réaction : «Il faut que je lise tout ça?»», raconte Martine Fortin, bibliothécaire.

Monique Lebrun, qui fait de la recherche sur l'utilisation des outils technologiques par les jeunes, constate elle aussi certaines lacunes chez la nouvelle génération. «Quand les jeunes lisent sur les écrans, ils font beaucoup d'écrémage, beaucoup de *zapping*. Mais ils butinent mal.



Ils ne savent pas ce qu'est une lecture transversale. Ils ne savent pas lire au sens premier du terme. Ils sont bloqués au chapitre du vocabulaire et il faut vraiment les accompagner», explique-t-elle.

Forcer les jeunes à lire davantage

Pour relever le niveau de lecture ainsi que le niveau de français à la grandeur de la province, Thierry Karsenti croit que la «méthode forte», c'est-à-dire obliger les jeunes à lire, pourrait être bénéfique. Une approche qui s'inscrit cependant aux antipodes de l'approche du «plaisir de lire», si activement mise en œuvre dans le milieu scolaire au cours de la dernière décennie.

«Quand on veut un changement, il faut le forcer. L'école doit jouer un rôle coercitif beaucoup plus important. Les jeunes ne lisent pas. Si on ne les force pas, ils ne liront pas. On peut les obliger en leur donnant tout simplement de la lecture en devoir. Dans d'autres pays, la lecture est obligatoire, avec beaucoup plus de romans à lire», déclare Thierry Karsenti.

«S'il y avait une politique qui obligeait la lecture de dix livres par année, il y aurait énormément de jeunes, d'enseignants et de parents qui ne seraient pas contents, mais les bénéfices seraient majeurs, affirme le chercheur. Je leur ferais lire ce qu'ils ne lisent pas, des romans, des nouvelles littéraires. Il faudrait que cette lecture obligatoire soit accompagnée par des traces de lecture, avec un travail à faire par la suite pour montrer que l'élève a réellement lu le livre. Et parallèlement, on pourrait utiliser les technologies pour faire des choses intéressantes.»

«Je parle du secondaire, ajoute Thierry Karsenti, mais cela pourrait tout aussi bien s'appliquer aux élèves du primaire : un livre par mois à lire. Dans une société où les loisirs numériques sont très importants, si les enfants lisaient un livre par mois en 3^e année, on ferait des pas de géant comme société.»

L'attrait des tablettes numériques

Partisan de la «méthode forte» avec obligation de lire, Thierry Karsenti est cependant convaincu que les nouvelles technologies et les livres numériques peuvent faciliter l'apprentissage de la lecture, ainsi que sa fréquentation.

«On voit des petits en poussette qui ont un iPod dans les mains. Quand on commence ce type de stimulus aussi tôt chez les enfants, c'est difficile après de leur mettre un livre entre les mains. Récemment, on a testé en salle de classe des jeux sur tablettes pour la revue *Protégez-Vous*. Il y avait



Martine Fortin,
école secondaire de Saint-Léonard.

Dans une bibliothèque scolaire de Saint-Léonard

À la bibliothèque de l'école secondaire de Saint-Léonard, une école «cotée défavorisée», l'équipe n'a pas constaté de changements profonds dans les habitudes de lecture des ados.

«C'est particulier pour le milieu scolaire, on a une clientèle captive. Ils viennent tous avec leurs enseignants de français. Par contre, en ce qui concerne la fréquentation pour les périodes hors cours, je n'ai pas remarqué de diminution de l'achalandage au fil des années, et les statistiques de prêt ne sont pas à la baisse», fait valoir Martine Fortin, responsable depuis quinze ans de la bibliothèque de cette école.

«Quand on parle de lecteurs, je suis très consciente qu'une bonne partie des jeunes ne sont pas de fervents lecteurs. La plupart des jeunes lisent parce qu'ils sont obligés. Sur 2200 élèves, ce n'est pas une grosse proportion qui fréquente régulièrement la bibliothèque», ajoute-t-elle.

Martine Fortin constate, cependant, un changement chez les jeunes qui aiment lire. «J'ai toujours une vingtaine ou une trentaine de jeunes qui s'inscrivent à mon club de lecture de Communication-Jeunesse. On y fait des "combats de livres". Ces mêmes jeunes, qui sont de bons lecteurs, avouent qu'ils délaissent davantage la lecture depuis qu'ils sont sur Facebook. Les réseaux sociaux grugent du temps sur la lecture.»

Cette technicienne estime que les bibliothèques sont beaucoup mieux outillées, depuis quelques années, pour promouvoir la lecture auprès des jeunes.

«À mon arrivée à l'école, en 1997, la collection de la bibliothèque était pauvre à en pleurer. Dans les écoles, les bibliothèques étaient considérées davantage comme un dépôt de livres plutôt que comme un lieu de soutien pédagogique à l'enseignement. Mais le *Plan d'action sur la lecture à l'école* du MELS a permis de valoriser et de regarnir les bibliothèques scolaires.»

Martine Fortin se réjouit de constater les bénéfices que l'embauche de bibliothécaires scolaires a procuré aux écoles, à commencer par le développement des collections, qui se fait désormais en concordance avec le programme de formation.

«Les bibliothécaires travaillent en collaboration avec des conseillers pédagogiques et avec des enseignants, qui comprennent beaucoup mieux le rôle de la bibliothèque. La qualité de la présentation de la littérature jeunesse a augmenté. Toutes ces mesures sont très aidantes. Cependant, on partait de très loin et on n'a pas encore rattrapé ce qui se fait ailleurs», souligne-t-elle.

des applications fabuleuses, mais les enfants n'aimaient pas celles où il n'y avait pas de musique. Ils veulent du son pour lire. Ils ont cette habitude, il leur faut beaucoup de stimulus», explique-t-il.

«Nos travaux montrent que les tablettes tactiles, comme l'iPad, sont susceptibles de donner le gout de lire, parce que leur interactivité correspond à l'environnement naturel des jeunes. Sur une tablette tactile, on peut mettre deux-cents livres, on peut partager ses notes de lecture, il y a plein d'interactivités intéressantes. Lire *Alice au pays des merveilles* sur une tablette, c'est merveilleux. Ce n'est pas la panacée, mais les jeunes ont une prédisposition favorable vis-à-vis cet outil», ajoute l'auteur du récent article intitulé «Quand les TIC font mouche. Leur impact sur l'engagement scolaire des élèves».

«On vit une période de transformation. Quand une nouvelle technologie arrive sur le marché, ça ne veut pas dire que tout disparaît. La lecture change, celle de loisir diminue peut-être, mais la tablette peut aller chercher un autre type de lecteurs. Prenons le quotidien *La Presse* +, qu'on peut lire sur tablette. Les jeunes qui n'ont jamais lu le papier journal vont peut-être maintenant avoir envie de lire le journal sur une tablette numérique», fait valoir Patricia Lemieux.

De son côté, Maryse Gélinas, conseillère pédagogique à Trois-Rivières, est moins convaincue des bénéfices de la tablette numérique pour la lecture de romans. «Si l'élève lit un roman sur une tablette et qu'il tombe sur un passage difficile, il peut très facilement aller vers le jeu. La tablette peut être géniale dans un contexte de recherche, mais pour une étude de roman, elle n'est pas le bon outil», affirme-t-elle.

Défis énormes pour les enseignants

En plein sur la ligne de feu, investis de la responsabilité d'enseigner aux jeunes à lire et à bien lire, les enseignants sont confrontés à des défis énormes. Ils doivent soutenir la concurrence d'Internet (ce monstre aux mille tentacules), se montrer plus captivants que le nouvel iPhone, prendre le virage numérique en adaptant leurs méthodes pédagogiques aux TIC, inculquer le gout de l'effort (puisque une lecture en profondeur exige un certain effort) tout en donnant le plaisir de lire. Ouf!

«Les profs sont conscients de l'impact des écrans sur les élèves. Quand tu enseignes devant une classe, tu n'es pas aussi actif que le jeu vidéo. Les enseignants doivent se renouveler constamment, se rendre intéressants», indique Maryse Gélinas.

Pour Monique Lebrun, la réponse passe par le perfectionnement. «Les profs doivent se perfectionner. À l'UQAM, on commence à offrir des cours en littératie médiatique multimodale. On rêve que ça devienne une formation obligatoire à l'université. C'est très nouveau chez nous, mais aux États-Unis, les formations d'enseignants en littératie médiatique existent depuis dix ans», souligne-t-elle.

Thierry Karsenti reconnaît que la tâche de l'enseignant n'est pas simple : «Les écrans envahissent les salles de classe. Les enseignants ont leurs vieilles habitudes et c'est difficile de changer tout ça. En plus, ils n'ont pas l'appui des parents.»

«On vit dans une révolution. L'arrivée du numérique prend beaucoup de place. Qu'on le veuille ou non, la lecture va changer. Personne ne sait trop comment gérer ce virage. En éducation, il faut s'approprier le numérique, et le plus vite on va s'adapter, le mieux ce sera. Mais les enseignants ont tellement de travail, et ce qu'on leur demande est énorme. Malheureusement, ils ont très mauvaise presse», affirme Brigitte Moreau.

Valoriser davantage la lecture

Si les opinions divergent sur cette question, à savoir si la lecture chez les jeunes est en crise ou pas, tous les intervenants interrogés dans le cadre de cet article sont cependant unanimes sur un point : il faut se battre pour la lecture.

«Ce qui m'attriste, c'est d'entendre dire que tout est beau dans le milieu scolaire. Un directeur de commission scolaire me disait récemment : "Tout va bien..." Comment peut-on affirmer une hérésie pareille? Il faut admettre que la lecture chez les jeunes est en crise, et il faut plus de campagnes pour sensibiliser les gens à l'importance de la lecture. Il faut en parler et agir vite», déclare Thierry Karsenti.

«En général, la culture de la lecture n'est pas assez valorisée. Il faudrait que ce soit promu par le gouvernement. Le ministère des Affaires culturelles et le MELS devraient collaborer pour tenir des assises du livre. Depuis quinze ans, les choses ont énormément changé. Il faudrait aussi avoir une meilleure politique de promotion des bibliothèques. Il faut lutter sur tous les fronts», indique Monique Lebrun.

Pour Éline Turgeon, les campagnes de valorisation de la lecture sont importantes et nécessaires, mais ne doivent pas uniquement prêcher aux convertis. «Les campagnes s'adressent souvent aux gens qui lisent déjà. Il faut des campagnes avec des images diversifiées. Montrer, par

exemple, des hommes, des sportifs, qui font la promotion de la lecture», soutient-elle.

Cette dernière souligne d'ailleurs le succès d'un projet réalisé dans le cadre du *Programme de soutien à l'école montréalaise*, où des entraîneurs étaient jumelés avec des pères de famille, pour faire la lecture aux enfants après une activité sportive. «Des initiatives comme ça, il en faut plus», ajoute la professeure.

«On a fait des gains dans le milieu scolaire, mais il

faudrait élargir cette sensibilisation au reste de la population. La lecture, ce n'est pas juste l'affaire de l'école. Il doit aussi y avoir valorisation de la lecture à la maison. Il faut trouver des façons d'aller rejoindre les parents, de réussir à accrocher les enfants dès la petite enfance. Il faut que tout le monde se préoccupe du développement du goût de la lecture, des garderies aux grands-parents», conclut Éleine Turgeon.



Dans les bibliothèques publiques

Est-ce que la hausse du temps consacré aux écrans par les jeunes a une incidence sur leur fréquentation des bibliothèques publiques? Difficile à confirmer. Il n'existe encore aucune étude sur le sujet. Toutefois, certaines bibliothèques publiques du Québec ont noté récemment une légère baisse des prêts de livres jeunesse.

C'est le cas de l'Espace Jeunes à la Grande Bibliothèque de BANQ. «Le volume de prêt a diminué, mais de façon peu marquée. Dans les livres jeunesse imprimés, on est passé d'un taux de roulement de 72 % en 2010 à un taux de 68 % pour 2012», explique Julie Trépanier, chef de service à BANQ.

Cette dernière cite les chiffres de *L'Enquête annuelle sur les bibliothèques publiques du Québec*, qui indiquent aussi une légère baisse. «Sur toutes les bibliothèques répondantes, soit 125, 32 % ont noté une baisse de prêts pour les livres jeunesse. Mais ce n'est pas une baisse marquée», dit-elle.

À la bibliothèque de la ville de Candiac, les statistiques de prêts pour les livres jeunesse sont à la hausse. «Mais il faut nuancer car, à Candiac, la population a doublé et nous avons beaucoup de jeunes familles. C'est une fréquentation familiale. On n'a pas beaucoup d'enfants qui viennent à la bibliothèque d'eux-mêmes», explique Patricia Lemieux, bibliothécaire et chef de division.

Si le prêt des livres jeunesse baisse légèrement à la Grande Bibliothèque, le prêt de documents audiovisuels (films, CD et jeux vidéos), lui, est à la hausse. «Le taux de roulement est passé de 27 % en 2011 à 32 % en 2012. Cette augmentation s'explique en partie parce que nous offrons de nouvelles collections qu'on n'avait pas avant.»

Si la fréquentation du portail Jeunes a connu une légère baisse (67 000 visites en 2010 à 64 000 en 2012), les seize postes multimédias de l'Espace Jeunes ont un

fonctionnement maximal. «Quand on parle de lecture, ce n'est pas que le livre, on peut lire une page Web, un site, ça reste de la lecture», fait valoir Julie Trépanier.

Cette dernière note cependant que les livres jeunesse en format numérique commencent à prendre leur place. «Il y a un transfert vers le livre numérique, qui commence de plus en plus à séduire les jeunes. Mais c'est encore tôt, et on n'a pas de chiffres probants là-dessus.»

Même son de cloche en banlieue. «En ce qui a trait au numérique, le prêt n'est pas significatif pour les jeunes. Ce sont davantage les adultes qui empruntent car ils ont l'équipement requis pour ça. Il est encore tôt pour se prononcer sur le numérique dans les bibliothèques», souligne Patricia Lemieux.

«Notre travail évolue, on intègre ces nouvelles technologies dans nos tâches quotidiennes pour attirer les jeunes. Dans nos heures du conte, on présente des livres imprimés et des livres numériques, qui sont projetés sur grand écran. On fait découvrir de belles et bonnes applications. La base de notre travail, c'est de trouver des façons d'amener les jeunes à la bibliothèque et de les intéresser aux livres», indique Julie Trépanier.

Afin de toucher la tranche de jeunes qui tournent le plus le dos aux livres, la bibliothèque de Candiac a mis en place des mesures pour attirer davantage les adolescents. «Avant, les romans pour ados étaient mélangés dans la collection jeunesse. On les a mis dans une section à part, afin qu'ils soient plus facilement identifiables. Les bibliothèques créent des espaces pour ados, c'est une tendance. On dispose aussi de jeux vidéos, car c'est peut-être une façon d'attirer les ados en bibliothèque et de les amener aux livres», mentionne Patricia Lemieux.



Julie Trépanier, BANQ



Patricia Lemieux,
bibliothèque de Candiac
(photo : Daniel Sernine)